

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie  
= Swiss journal of sociology

**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

**Band:** 9 (1983)

**Heft:** 1

**Artikel:** La sociologie du quotidien : paradigmes et enjeux

**Autor:** Javeau, Claude

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-814179>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 29.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LA SOCIOLOGIE DU QUOTIDIEN: PARADIGMES ET ENJEUX

*Claude Javeau*

Chargé de cours  
à l'Université de Bruxelles, Institut de Sociologie  
44, Avenu Jeanne, 1050 Bruxelles (Belgique)

Directeur de la *Revue de l'Institut de Sociologie*

---

### ZUSAMMENFASSUNG

Die Soziologie des Alltags versucht schon seit einigen Jahren, den Rang einer "normalen Wissenschaft" zu erlangen. Drei Hauptdimensionen des Alltags als Objekt dienen als Basis dieser Legitimierung: das Paradigma des Individuums als historisches Agens, die Rolle des Mitlebens um die Lebenswelten zu kennen, die Verbindung der Soziologie des Alltags mit der Wissenssoziologie. In dieser Hinsicht erscheinen "Handeln" (nach Weber) und "Situation" (von Goffman abgeleitet) als die zwei Schlüsselbegriffe dieser Soziologie. Der Alltag ist jedoch nicht nur ein Objekt; er ist auch ein Einsatz, der die Verwirrung der grossen makrosoziologischen Theorien gegenüber der zeitgenössischen Krise zum Ausdruck bringt. Es besteht die Gefahr, dass man sich dazu verleiten lässt, den Alltag, den Rückzug auf die kleine Dimension, verbunden mit der Verherrlichung des Widerstandes und der Poesie des Alltags, als Substrat einer Theorie einer Erbarmungsgesellschaft zu verwenden.

### RESUME

La sociologie du quotidien, depuis quelques années, s'efforce d'acquérir un statut de "science normale". Trois dimensions essentielles du quotidien, en tant qu'objet, servent de support à cette légitimation: le paradigme du sujet en tant qu'agent historique, le rôle de l'intersubjectivité pour connaître les "mondes de vie" (*Lebenswelten*), le rattachement de la sociologie du quotidien aux sociologies de la connaissance. Dans cette optique, "activité" (repris à Weber) et "situation" (dérivé de Goffman), apparaissent comme les deux concepts-clés de cette sociologie. Le quotidien n'est toutefois pas seulement un objet, mais aussi un *enjeu*, qui exprime le désarroi des grandes théories macro-sociologiques face à la crise contemporaine. Le risque est d'utiliser le quotidien, le repli sur la petite dimension, lié à l'exaltation des résistances et de la poésie du quotidien, comme substrat d'une théorie de la société de consolation.

*“Es ist acht Uhr. Er zieht seine Taschenlampe, es geht ins Hotel, der Wald liegt hinter uns, die Vöglein, ach die Vöglein, die sangen all so wunderschön, wunderschön”.*

Alfred Döblin,  
Berlin Alexanderplatz

## 1. DIMENSIONS NOETIQUES DU QUOTIDIEN

Il est né, depuis quelques années, une sociologie "de la vie quotidienne", aussi appelée sociologie "du quotidien", qui se faufile lentement dans les programmes universitaires et peut même se prévaloir, dès à présent, d'un commencement de reconnaissance officielle. Le "quotidien" est un référent à la mode: on le trouve à la fois dans les discours officiels ("changer la vie"), dans des revues plus ou moins spécialisées (du genre d'*'Autrement'*), dans des travaux académiques. Il se passe avec le quotidien ce qui s'est sans doute passé avec la sociologie et d'autres sciences à leurs débuts: on commence à en parler et à en faire sans bien savoir encore de quoi il s'agit vraiment. Ceux que le problème des définitions préalables tourmente en sont pour leurs frais. Il s'agit là, vraisemblablement, d'un procès normal de formation d'un nouveau domaine du savoir, correspondant à un "champ" en voie de constitution, qui consiste à voir s'élaborer en même temps un objet et les discours qui en traitent.

D'où ma perplexité devant cette relative inconsistance conceptuelle. J'ai déjà essayé de préciser quelque peu des positions à cet égard<sup>1</sup>, mais je ne suis pas sûr que mon abord de naguère doive être retenu. Il m'apparaît que mon erreur (ou plutôt errement) a été alors de considérer le quotidien comme un *objet*, au sens où la famille, l'entreprise, le crime sont des objets pour le sociologue: objets à construire, au demeurant, à la suite de "ruptures", et non pas à cueillir tout prêts dans l'empirie et le sens commun. Le quotidien ne serait-il pas plutôt une "forme", au sens où Simmel entendait cette notion? Ou une "formation sociale", au sens de von Wiese? Ou encore, l'"horizon formel de toute expérience humaine" dont parle Alberto Bondolfi<sup>2</sup>)? J'inclinerais plutôt à voir dans le quotidien un "angle de visée", une "traverse", un "analyseur", en fonction duquel se constituent des significations au départ d'un primat accordé au *sociétal* (résultant spontanément de la prise en compte intersubjective de l'"être-nous-ensemble-hic-et-nunc"), en tant

1 Sur le concept de vie quotidienne et sa sociologie, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 68 (1980) 31–45 (PUF, Paris)

2 BONDOLFI, A. (1981), Lecture épistémologique et éthique des sociologies du quotidien, *Social Compass*, 28 / 4 (28/4) (1981) 429–438 (Louvain-la-Neuv).

qu'il peut être opposé au *social*, produit d'une rationalisation épistémologique, et dont les manifestations les plus impératives sont les *institutions*.

Je suis pourtant moi-même parti du social, puisque mon premier contact avec la sociologisation de la vie quotidienne fut les enquêtes de budgets-temps. En même temps, je découvrais les travaux de Lefebvre sur la vie quotidienne et le concept de *quotidienneté*, trop souvent rendu synonyme de celui de *quotidien*. La quotidienneté, vue comme "lieu géométrique des insignifiances" n'est qu'une manière de qualifier le quotidien. Elle s'inscrit dans la perspective des aliénations. Les budgets-temps, eux, débouchaient sur la construction des *systèmes d'activités*: l'articulation, en termes de durées moyennes, des divers postes apparaissant dans les allocations temporelles, menait à l'élaboration de systèmes, qu'il était possible de rapporter à diverses ségmentations des populations étudiées (selon le sexe, l'appartenance professionnelle, le type d'habitat, etc.). Le glissement vers le concept d'"activité", tel que l'a proposé Weber, était prévisible. Et de Weber à Schütz à ses épigones américains, ethnométhodologues, interactionnistes symboliques, etc., le passage, s'il fut graduel (la découverte de Goffman avait pour moi précédé cette reconnaissance du terrain), me semble, à posteriori, assez inévitable.

Mais il me paraît bien évident aussi que mon "intérêt" n'est pas étranger aux modifications intervenues dans le champ même de la sociologie universitaire. Celle-ci, revenue du structuralisme comme des démarquages pseudo-scientifiques des idéologies de mise en cause de l'ordre social, redécouvrait la "petite dimension", s'interrogeait sur la "mise en scène", amorçait une rencontre avec une certaine psychologie descriptive, héritière du behaviourisme. Elle cherchait à élucider, dans une ambiance intellectuelle qui tient à la fois (je vais vite) du narcissisme contemporain et du désir impérieux de chercher des "fondations", l'essence même du rapport social élémentaire. Husserl et ses continuateurs offraient l'amorce d'une solution. C'est cette solution qui m'attira, peut-être parce qu'elle représentait aussi, pour un quantitativiste, un agréable changement d'environnement épistémologique.

Revenons au quotidien, en tant que notion de sens commun, "quotidienne", pourrait-on dire. Ce que nous faisons au jour le jour possède évidemment pour nous un maximum de sens, puisqu'il s'agit là de notre existence dans ce qu'elle a de plus "naturel", de moins problématique. Mais s'il est bien entendu que la plupart des gens, sociologues ou non, peuvent s'entendre sur le sens du mot "quotidien", il l'est beaucoup moins que l'on puisse trouver un même accord sur ce que devrait être une sociologie des diverses choses que ce mot recouvre. Sa lente confection, par des chercheurs se rencontrant régulièrement pour soumettre les produits de leurs spéculations et de leurs investigations empiriques, aboutira bien, dans quelque temps, à définir les grandes lignes d'une "science normale" (T.S. Kuhn) du quotidien. Encore ne doit-on pas oublier qu'une science normale n'est pas à l'abri d'un changement de cap, de ce que le même Kuhn appelle (à contestable escient sans doute, mais je ne voudrais pas entrer ici dans la controverse) une "révolution scientifique". En attendant, contentons-nous d'explorer, dans la noëse de ce paradigme encore à fonder, quelques dimensions qui me paraissent prépondérantes.

Il existe certainement diverses manières de comprendre le "quotidien". Tout comme il est plausible d'envisager une recherche sociologique dont les objets seraient rapportés à un territoire géographique très réduit (unité de voisinage, classe d'école, chambrée de caserne), il le serait tout autant de rapporter ces objets à une portion très petite de temps, à une fraction chronologique restant significative en dépit de sa faible étendue, la *journée*. On pourrait ainsi faire la sociologie d'une émeute, d'un gala artistique, d'une rencontre sportive importante. A la limite, rien n'empêche de penser qu'il suffirait d'importer, dans cette fraction chronologique, les voies et moyens de la sociologie la plus courante. On pourrait, par exemple, faire une étude des relations de pouvoir "ce jour-là", au départ d'une enquête par questionnaire. Mais peu d'amateurs de sociologie du quotidien, en dépit du caractère encore balbutiant de ce qui n'est pas encore une "discipline", se retrouveraient dans un tel projet.

Au demeurant, il est peu probable qu'une telle démarche, qu'il s'agisse du petit territoire géographique ou de la petite fraction chronologique, paraisse vraiment intéressante. On n'aboutirait, dans le meilleur des cas, qu'à un décalque du macrocosme sur le microcosme, l'opération s'apparentant, au sens littéral du terme, à une réduction. On se rend plutôt compte, de manière plus ou moins intuitive, que ce qui présente un réel intérêt, à l'échelle du microcosme, c'est ce que *font* les divers *acteurs*, individuels ou collectifs, que l'on peut y identifier. Le changement de dimension entraîne un changement de modèle conceptuel (ou, si l'on préfère: de paradigme; ou encore: d'*isomorphène*). Comme je l'ai proposé dans un autre texte,<sup>3</sup> l'élection de la "journée" comme cadre premier de diverses pratiques sociales (au sens le plus large du terme) implique presque nécessairement un retournement de perspective. D'une sociologie à dominante holistique, l'on passe à une sociologie à dominante atomistique, d'un modèle durkheimien à un modèle schützien.<sup>4</sup>

3 Pour une sociologie descriptive de la vie quotidienne: quelques pistes et quelques détours, *Recherches Sociologiques*, 1–2 (1982) 27–38 (Louvain-la-Neuve).

4 Alfred SCHUTZ, 1899–1959 : "Sociologue et philosophe austro-américain, fut élève de Husserl, émiga aux Etats-Unis, où il enseigna à la New School for Social Research de New York. Il est l'un des représentants les plus importants de l'orientation phénoménologique en sociologie. Outre de questions méthodologiques, il s'est surtout préoccupé des phénomènes sociaux de la vie quotidienne, dont il donne souvent des interprétations surprenantes. Son influence a crû considérablement depuis l'édition posthume de ses œuvres réunies, en particulier dans les travaux de son élève Peter L. Berger" (ma traduction personnelle de l'article "Schütz" dans: *Encyclopedie van de Sociologie*, (Elsevier, Amsterdam/Brussel) (1977), 241.

Une bonne introduction en langue française de l'œuvre de Schütz est fournie par l'ouvrage de Robert WILLIAME (1973), "Les fondements phénoménologiques de la sociologie compréhensive : Alfred Schütz et Max Weber" (Martinus Nijhoff, La Haye), (202 pages).

J'entends par là, sommairement, une représentation du social qui, dans le premier cas, considère l'individu comme "agi" par un macro-système possédant une logique propre (laquelle fonde son ordre spécifique), par l'intermédiaire des institutions, ou, dans le deuxième cas, comme élément de base, "atome" si l'on veut, de toute construction sociale, par le jeu itératif d'interactions qui, de récurrentes, finissent par s'institutionnaliser, après avoir été typifiées dans les corpus de significations interindividuels, et ensuite "habitualisés". Schütz, élève de Husserl, a proposé de cette conception de la sociologie une mise en forme particulièrement cohérente (presque rien de ce qu'il a écrit n'a été traduit en français), son concept de "monde de la vie" (*Lebenswelt*), est devenu assez familier. Rappelons qu'à la différence de Husserl, Schütz ne base pas la société sur le concept d'intersubjectivité transcendantale, mais se contente de faire de cette intersubjectivité le corrélat ontologique nécessaire du monde de la vie. Peter L. Berger est actuellement le représentant le mieux connu du courant procédant de la pensée schützienne.<sup>5</sup>

Remarquons encore, pour revenir à ce qui était dit plus haut, qu'il est aisément de conjointement la réduction géographique et la réduction chronologique. Le quotidien s'installe volontiers dans un horizon borné, fût-ce pour la raison que la plupart des acteurs, au cours d'une simple journée, sont limités dans leurs déplacements. Celui qui voyage loin est prisonnier du moyen de transport qui le véhicule. Une cabine d'avion, un compartiment de chemin de fer, l'habitacle d'une navette spatiale répondraient aussi bien qu'un quartier de ville ou qu'un atelier à la définition d'un petit territoire géographique.

Si changement de paradigme il y a, ne serait-ce point parce que la sociologie du quotidien relève tout particulièrement de ce qu'on a appelé "le retour du sujet" en sociologie? Il importe bien, s'agissant de ce qui pourrait n'apparaître que comme un slogan, une "image de marque" de quelques Rastignacs cherchant à fonder une "nouvelle sociologie", d'introduire quelques remarques importantes.

Il est sans doute légitime de penser que le sujet "actant" est généralement évacué, ou du moins occulté, dans la sociologie classique, en particulier dans les théories d'inspiration structuro-fonctionnaliste. Mais le "retour du sujet" pourrait bien n'être que l'occasion d'une mascarade, celle-ci consistant à faire du "sujet" un objet parmi d'autres. Il y a une place à prendre dans la galerie des "figures mythiques" qui ont souvent servi d'archétypes à la sociologie classique, à côté (je cite au hasard) du "bon sauvage" de l'"homme moyen" de l'"ajusteur de chez Renault", de la "ménagère aliénée", de l'"immigré en rupture d'identité", etc. Sans doute le but à atteindre est-il de voir émerger une sociologie, non du sujet "connu", mais du sujet "se connaissant", au travers de ses conduites et des modes de légitimation subjectivement incorporés de ces conduites. Il reste à savoir si une telle sociologie peut quitter la voie romanesque (Proust) ou para-romanesque

<sup>5</sup> Faut-il rappeler le titre du livre célèbre où Berger, en compagnie de Thomas LUCK-MANN (1979), s'efforce de concilier la grande tradition de la sociologie européenne et la perspective schützienne: "The Social Construction of Reality" (Penguin Books, Harmondsworth) (6e éd.), (249 pages).

(Bataille). En attendant, il est possible d'indiquer sur quelles bases une sociologie ayant le sujet comme objet (mais ne le réduisant pas au rang d'objet, ce qui revient à en faire le "sujet de", alors que ce qui nous intéresse, c'est le "sujet qui") pourrait être construite.

Une de ces bases me paraît être la phénoménologie husserlienne, laquelle fait procéder le "social" d'un "Nous" pré-donné, anticipant sur toute donation de sens, de substance intersubjective. Comme il est exposé dans la dernière des *Méditations cartésiennes*, cette intersubjectivité est transcendante, et se trouve donc fonder et présider à toute connaissance des "mondes de la vie" (*Lebenswelten*) dans lesquels les actions humaines se déroulent et prennent leur sens. La "co-humanité", chez Husserl, n'est pas, comme le serait le "social" dans les théories classiques, le cadre ou le support des actions collectives, mais la condition de toute connaissance du monde, qu'il s'agisse de la connaissance commune ou de la connaissance scientifique :

"... l'élucidation explicite de la validité objective et de toute la tâche de la science exige manifestement que dans notre interrogation nous revenions d'abord au monde prédonné. Prédonné il l'est naturellement à nous tous en tant que nous sommes des personnes vivant dans l'horizon de notre co-humanité, donc dans toute connexion avec d'autres hommes, comme étant "le" monde, celui qui nous est commun à nous tous. Ainsi ce monde est, comme nous l'avons exposé en détail, le sol permanent de toute validité, une source toujours disponible d'évidences naturelles à laquelle spontanément nous puisions, que nous soyons des hommes pratiques ou des savants".<sup>6</sup>

Le traducteur des conceptions husserliennes en termes sociologiques est Alfred Schütz, dont j'ai déjà dit qu'il s'écartait du transcendentalisme de son maître. Schütz s'efforce de répondre aux interrogations fondamentales de Weber portant sur la *compréhension du sens* des actions humaines. Mais alors que la méthode idéal-typique, privilégiant la rationalité des conduites en se réclamant d'un critère d'évidence, renvoie à la notion assez vague d'"habitude moyenne de penser et d'agir", l'examen des "relevances" que propose Schütz s'efforce de cerner les diverses modalités d'attribution de sens selon les secteurs de la *Lebenswelt*, à la fois par les acteurs dans leur "attitude naturelle" et par l' "être en situation scientifique" qu'est le sociologue. Faisant de l'Ego-orienté-vers-autrui l'agent de toute construction sociale (d'"ordonnancement", pour reprendre le terme utilisé par Weber : *Ordnung*), il ramène la constitution du sens, substrat de tout projet humain, à deux formes essentielles d'expérience intervenant dans la situation vécue *hic et nunc* par l'acteur, à savoir l'une, générale, qui est le monde prédonné (*the world as taken for granted*) et l'autre, propre à l'Ego, qui est sa "situation biographique", tributaire de son "stock de connaissances disponibles".

6 "Die Krisis der europäischen Wissenschaften" *Husserliana*, VI, (Nijhoff, La Haye) (1954).

Ce dernier concept est central dans l'œuvre de Schütz. Il repose sur l'idée que toute connaissance, ou à peu près, nous est transmise par autrui (on peut voir des analogies entre ce concept et celui d'*habitus* chez Bourdieu). Le stock de connaissances se décompose en quatre zones, selon le degré de maîtrise et de confiance de l'Ego. Ce *stock of knowledge at hand* est défini par Schütz de la manière suivante :

"L'homme trouve dans sa vie quotidienne à tout moment un stock de connaissances disponibles qui lui sert de schème d'interprétation de ses expériences passées et présentes et détermine aussi ses anticipations des choses à venir".<sup>7</sup>

Il n'entre pas dans mes intentions d'esquisser, fût-ce sommairement, la sociologie de Schütz, encore mal connue dans les pays de langue française. L'idée centrale en est sans doute que toute action humaine repose sur un ensemble d'informations, qui nous sont pour l'essentiel fournies par les autres. Cette information est socialement déterminée, et se révèle toujours incomplète pour interpréter le monde. Dans cette optique, le sujet actant et pensant opère ses parcours sociaux à l'aide d'un stock de connaissances plus ou moins précises, plus ou moins applicables, dans des "mondes de la vie" où il entre en interaction avec d'autres sujets gérant leurs parcours de la même manière.

Il y a lieu, à cet égard, de distinguer, au sein de la *Lebenswelt*, entre l'*Umwelt* (monde des familiers), où la constitution du sens repose sur la congruence des temporalités et peut aller au-delà de la typification courante (on peut saisir les flux de conscience de ses partenaires et, partant, partager leurs émotions, comprendre leurs intentions, souscrire à leurs désirs, etc.), et la *Mitwelt* (monde des contemporains), où la congruence des temporalités n'est donnée que de manière ponctuelle et où la typification courante l'emporte (l'employé des postes m'apparaît comme employé des postes, correspondant à un *type*, et non comme M. X., dont la destinée personnelle m'apparaîtrait problématique et digne de compassion). Schütz parle encore de la *Vorwelt* (monde des prédecesseurs: la congruence temporelle – la saisie du flux de conscience d'un grand homme – ne peut résulter que du hasard) et de la *Nachwelt* (monde des successeurs). Dans chacun de ces secteurs du "monde de la vie", l'attribution de sens, condition indispensable de toute interaction, fût-elle quasi-automatique, repose sur un partage de connaissances, articulées en typifications plus ou moins détaillées. On pourrait aussi dire, dans un autre lexique, que les interactions sont rendues possibles par la participation aux mêmes "configurations culturelles", ce qui ressemble sans doute à une évidence, et ne rendrait plus

7 "Tiresias, or our knowledge of future events", *Collected Papers*, (La Haye) (1971) (ma propre traduction).

compte de toute la finesse de l'analyse schützienne. En faisant de la relation face-à-face la dyade constitutive de toute construction sociale, Schütz opte délibérément pour une conception "atomistique" (ou peut-être moléculaire) de la sociologie, à l'opposé de la vision totalisante à priori de Durkheim ou de Marx (bien que Louis Dumont semble prétendre le contraire : mais l'individu de Marx reste un individu abstrait, alors que celui de Schütz est saisi dans toute sa contingence d'être-là à un moment et dans un lieu donnés). La relation face-à-face, dans l'*Umwelt*, apparaît bien comme le prototype de toutes les relations se produisant dans la vie quotidienne. Le "quotidien", dans cette perspective, apparaît bien comme un cadre à la fois amovible (nous le déplaçons en même temps que nous nous déplaçons) et inamovible (il est très difficile de faire abstraction, de s'échapper de son cadre de tous les jours). Il est permis de le penser alors comme une trame, une "traverse" des divers "mondes de la vie" dans lesquels les actions des sujets se déroulent et prennent leur sens. Ce commun dénominateur pourrait être comme le lieu symbolique où les conduites ne relèvent que du stock de connaissances disponibles pour les actions ordinaires de la vie, c'est-à-dire celles qui ne requièrent pas de recherche spéciale en vue de compléter ce stock, donc de solliciter des connaissances plus ou moins indisponibles. L'héroïsme, la découverte, la création authentique ne relèveraient donc pas du quotidien (mais bien les gestes courants qui pourraient accompagner de telles conduites). Cette tentative de circonscription (davantage, on le voit, que de définition formelle) en vaut bien une autre, je crois.

Le sujet, dans cette perspective, est bien l'"homme ordinaire", dont se préoccupe Goffman. Un paradigme (au sens non kuhnien) du quotidien se forme ainsi : on y trouve des références à tout ce qui est "courant", "ordinaire", "normal", voire "banal". Ces diverses aires de références ne se recoupent pourtant pas tout à fait. Ainsi, je tiens le banal, résultat d'un véritable procès de banalisation au sein même de la vie quotidienne, pour le "degré zéro" du quotidien.<sup>8</sup> L'homme ordinaire est simplement celui qui recourt, pour la plupart de ses actions et dans la plupart des circonstances de sa vie en société, au même stock de connaissances disponibles, dont seul un noyau relativement petit, au demeurant, est utilisé.

Cette brève exploration noétique a permis de mettre en évidence trois dimensions fondatrices du quotidien, en tant qu'objet en formation dans la sociologie "normale", à savoir :

- 1) le paradigme du *sujet*, non comme figure objectivée dont la connaissance découlerait de l'utilisation de techniques déjà bien rodées, mais bien comme agent historique situé au *principe* même de cette connaissance ; celle-ci est rendue possible

<sup>8</sup> "Au degré zéro de la vie quotidienne : les symboles de la banalisation", *communication à l'Université Catholique de Louvain*, mai 1981 (inédit).

par l'existence pré-donnée de l'intersubjectivité, transcendante par nature, et fondatrice des mondes sociaux (dans leur pluralité même) ;<sup>9</sup>

2) la liaison des espèces quotidiennes à une "capacité", acquise au sein de l'intersubjectivité, de connaître les "mondes de vie"; dès lors, le quotidien relève de ce qui est utilisé le plus souvent et dans les plus grand nombre de circonstances de ce "stock de connaissances disponibles": métaphoriquement, on pourrait dire que ce stock possède un certain nombre de "valeurs" mesurables, auxquelles pourraient être attribuées, en raison de l'expérience, des probabilités d'utilisation également mesurables; le quotidien, dès lors, correspondrait à celles de ces valeurs dont les probabilités sont modales;

3) le rattachement de la sociologie du quotidien aux sociologies de la connaissance, étant entendu qu'il s'agit ici d'une connaissance pratique, engendrant ce "raisonnement pratique" qui a attiré par préférence l'intérêt des ethnométhodologues.

## 2. DEUX CONCEPTS-CLES DU QUOTIDIEN: ACTIVITE ET SITUATION

En termes communs, la sociologie du quotidien se préoccupe de ce que font les acteurs sociaux dans les circonstances ordinaires de la vie en société. Ces acteurs se livrent à ce qu'il est convenu d'appeler des *activités*, à condition d'admettre que "ne rien faire" est aussi une activité, cette notion ne devant pas nécessairement être assimilée à une dépense d'énergie.

Dans l'article déjà cité (1), j'avais indiqué que l'"unité d'analyse (de la sociologie de la vie quotidienne) est l'activité de type relationnel, comportant interactions explicites ou implicites". Une définition fort satisfaisante de l'activité, ainsi comprise, est fournie par Max Weber:

"Nous entendons par "activité" (*Handeln*) un comportement humain (peu importe qu'il s'agisse d'un acte extérieur ou intime, d'une omission ou d'une tolérance) quand et pour autant que l'agent ou les agents lui communiquent un sens subjectif. Et par activité "sociale", l'activité qui, d'après son sens visé (*gemeinten Sinn*) par l'agent ou les agents, se rapporte au comportement d'autrui, par rapport auquel s'oriente son déroulement".<sup>10</sup>

9 Dans la noëse de la sociologie du quotidien figure en bonne place une intention éthique, particulièrement discernable, par exemple, chez Erving Goffman. Voir NAHAVANDI, F. (1979), Introduction à la sociologie d'Erving Goffman, *Cahiers Durkheimiens*, 4 (1979) (Institut de Sociologie de l'U.L.B.); voir aussi DUCLOS, D. (1981), Projet éthique et positivisme dans la démarche sociologique de Durkheim, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 70 (1981) 85–100.

10 "Economie et société" (Plon, Paris) (1971) 4

Le social résulte évidemment de l'enchevêtrement des activités dites par Weber "sociales". Or, ces activités ne se déroulent pas de manière erratique. Considérées de manière objective, elles semblent bien s'insérer dans les structures qui en déterminent à la fois la nature et l'enchaînement. On aboutit ainsi, assez aisément, à la notion de *système d'activités*, qu'il est loisible de rapporter aussi bien à un acteur individuel qu'à un acteur collectif. Les cadres socio-temporels orientent le découpage du temps quotidien (ou hebdomadaire, ou mensuel ou annuel, ou d'une période quelconque) selon des logiques parfois concurrentes, mais qu'il n'est pas légitime d'isoler des modes d'imposition globaux à l'œuvre dans toute société. Dans la nôtre, le primat accordé à une valorisation productiviste du temps de travail commandera ces diverses logiques, et notamment l'opposition temps de travail— temps dit "libre", comme l'opposition âge de mise au travail— âge ("troisième") de la retraite.

Sachant que les diverses activités sociales font l'objet d'une définition sociale (le travail, le loisir, l'étude, les repas, les trajets, etc.), qui renvoie aux traits culturels fondamentaux de la société étudiée, ces activités peuvent faire l'objet de relevés statistiques, d'une *computation*, dont l'illustration la plus classique est fournie par les enquêtes dites de *budgets-temps*. Ces enquêtes nous informent notamment sur la durée moyenne des diverses activités jugées significatives au sein du groupe, ainsi que sur leur fréquence d'apparition dans ce groupe. Au départ de cette computation, tenant compte de la pluralité des données quantifiables qu'apportent les enquêtes, on peut dresser les systèmes d'activités des groupes sociaux qui composent une société globale ou un fragment significatif de celle-ci. L'unité de relevé est généralement la journée de vingt-quatre heures, ce qui n'est peut-être évident qu'à première vue.<sup>11</sup>

En dépit de tous leurs aspects réducteurs, les enquêtes de budgets-temps occupent une place importante dans la sociologie du quotidien, dans la mesure où elles apportent une référence descriptive utile, par rapport à laquelle les attributions de sens subjectives peuvent prendre toute leur pertinence. Il n'est pas inutile, en effet, de savoir qu'une majorité de travailleurs, par exemple, passent plus de deux heures par jour en trajets entre leur domicile et leur lieu de travail. Mais s'il est évident que ces armatures statistiques ne méritent intérêt que dans la mesure où des conduites réelles viennent leur conférer une valeur épistémique se rapportant intrinsèquement au "social", il est tout aussi évident que le discours critique de cette armature doit s'abstraire de la simple prise en considération de "vécus", dont une certaine littérature de travestissement du sens commun est friande.

Un grand nombre d'activités se déroulent dans un contexte de groupe et impliquent la présence, l'assistance ou la collaboration d'autres acteurs. Un travailleur qui rentre chez lui, seul, dans sa voiture, doit tenir compte, pour arriver à bon port, des conduites des autres automobilistes. On peut dire que les

<sup>11</sup> Voir à ce sujet PILLET, G. (1981), *Donneurs de temps, donneurs de sens, Les donneurs de temps* (s. l. d. de G. PILLET) (Albeuve) 23—150 (269 pages).

activités sociales s'insèrent généralement dans des patrons d'interactions. De ces interactions, je dirai que le *face-to-face relationship*, cher à Goffman, n'est qu'un cas particulier. Ecrire une lettre à un destinataire qui ignore qu'il va peut-être recevoir une lettre de vous est une interaction. Le déroulement de l'activité s'oriente bien, comme le souligne Weber, par rapport au comportement d'autrui, que ce comportement soit visible ou non, réel ou potentiel.

L'analogie d'une interaction et d'un échange dramatique est évidemment manifeste. On sait que Goffman, toujours lui, en a fait la *res exponendi* de son analyse dramaturgique. Une activité sociale apparaît donc comme une fraction significative d'un ensemble de gestes et de discours se tenant sur la scène de l'existence courante. Cet ensemble est lui-même engendré par des activités concordantes, accomplies par une pluralité d'acteurs, qui concourent à lui donner un sens cohérent et transmissible. Un tel ensemble sera appelé *situation*. Au sein de chaque situation, les acteurs jouent ce que j'appellerai leur "partie" (la notion de rôle devant plutôt être réservée au rapport existant entre le comportement généralement observable de l'acteur et sa position sociale). Ces parties font l'objet d'une codification plus ou moins poussée au sein des divers "mondes de vie", que traverse l'acteur. Les diverses composantes du code des parties sont en rapport étroit avec la *définition* que l'on peut attribuer à chaque situation en particulier. La définition d'une situation correspond assez à ce que Garfinkel appelle une "expression lexicale". Pour l'acteur qui survient dans une situation, l'impératif catégorique est de la définir de manière adéquate. Une erreur de définition pourrait l'amener à perdre la face, c'est-à-dire, dans la mesure où tout ensemble coordonné d'interactions revient à une négociation, à rater celle-ci.

"Activité" et "situation" sont donc deux notions conceptualisables fortement reliées. Il reste bien entendu que, tout comme une interaction peut se dérouler en l'absence de tout partenaire, pourvu que la présence potentielle de celui-ci suffise à orienter les activités de l'acteur, il n'est pas aberrant d'imaginer des situations où l'acteur est seul. Dans ce cas aussi, le code des parties (ou le lexique des indexicalités) doit lui indiquer le comportement approprié. Pour prendre un exemple un peu recherché, je citerai cet ouvrage où des conseils de conduite sont donnés aux personnes qui songent à se suicider (le suicide, le plus souvent, est un acte très solitaire). <sup>12</sup>

Le repérage de toute situation, c'est-à-dire sa "reconnaissance" en vue de son identification à l'un des éléments du répertoire des situations socialement connues et significatives, fait intervenir trois *paramètres*, à savoir le temps, l'espace et le scénario. Ceux-ci déterminent ce que Goffman appelle un "cadre" (*frame*), dont on pourrait dire qu'il est à la situation ce qu'un livre est à la lecture. <sup>13</sup> Si les scénarios correspondent bien à une certaine coordination d'activités en un lieu et un

12 HEUSE, G. (1975), "Guide de la mort" (Masson, Paris) 236 et suivantes, (263 pages).

13 GOFFMAN, E. (1975), "Frame Analysis" (Penguin Books, Hardmondworth), (586 pages).

temps donnés, ces deux derniers paramètres ne sont pas moins tributaires de "définitions" sociales que les actions dramatiques elles-mêmes. Il existe un découpage temporel d'origine sociétale comme il existe un découpage spatial de même origine. Aucun de ces paramètres ne pourrait être considéré comme variable totalement indépendante à la co-humanité. J'ai essayé d'indiquer dans un autre texte comment ces trois paramètres intervenaient, selon des combinaisons éventuellement classifiables, dans la définition des situations.<sup>14</sup>

"Activité" et "situation" sont des concepts englobants, ou mieux, encore, des catégories heuristiques. Il ne me paraît nullement exclu, au demeurant, d'aborder l'étude du quotidien par celle de l'espace, celle du temps, celle des rituels, celle des "formes de sociabilité", etc. Mon propos n'est pas d'indiquer ici les voies de recherches, mais bien des "entrées" épistémologiques dans un paradigme en voie de formation et de légitimation. Qu'il y ait formation et légitimation, précisément, ne laisse pas de faire problème. Les innovations scientifiques ne sont pas le fruit du hasard ou du caprice des chercheurs. Sans mettre en cause le désintérêt personnel et l'intégrité intellectuelle de la plupart des explorateurs du nouveau domaine du quotidien, il convient de reconnaître que, comme tout autre domaine, il repose sur des *enjeux*, ceux-ci s'exprimant dans la vie sociale elle-même ou dans la communauté scientifique. Toute réflexion sur le "quotidien" se doit de passer aussi par un examen de ces divers enjeux.

### 3. LE QUOTIDIEN COMME ENJEU

Le discours critique de la société moderne est devenu assez banal aujourd'hui. L'homme est aliéné à la fois dans le travail et dans le loisir. Dans le travail: le fruit de son activité lui échappe, il n'est qu'un rouage dans un procès de production hyper-rationalisé qu'il ne peut maîtriser ni matériellement, ni intellectuellement. Dans le loisir: le temps libre est l'objet du même système d'imposition que le temps de travail; l'industrie culturelle, branche de l'industrie tout court, met ce temps en coupe réglée pour imposer au travailleur surmené une culture "de pacotille" (Ziegler) qui renforce encore sa dépendance à un système économique basé avant tout sur le profit. Ce système consacre, selon ses contemporains pressés, le primat de l'"avoir" sur l'"être" (d'où ces invocations parfois risibles d'un Orient résumé en une "sagesse" dont le Japon enrégimenté sur le front de la productivité offre pourtant le contre-exemple). La disparition des structures à haut degré de solidarité (famille étendue, village, quartier) entraîne un fractionnement de la société en une multitude de noyaux vivant dans la hantise de la violence et dans la recherche de sécurités diverses à tout prix. La mentalité d'"assisté" se développe en même temps

14 Définition de la situation, temps et espace: points de vue subjectif et objectif,  
*Milieu et rapport social* (A.I.S.L.F./ Institut de Sociologie de l'U.L.B.) (1982)  
14–34.

que les moyens de contrôle social formel. La *crise* aidant, les "appareils idéologiques d'Etat" renforcent le déploiement de leurs moyens d'imposition, allant jusqu'à la mise en place d'un "totalitarisme doux" qui n'hésite pourtant pas, si nécessaire, à recourir à la violence physique (par exemple, pour défendre les installations nucléaires). L'individu, perdu dans la "foule solitaire" est noyé sous un flot de significations dont il ne comprend, quand cela lui arrive, que les rudiments. Le monde n'a plus d'horizon, ni matériel ni mental. D'où le repli sur la "petite dimension", l'avènement massif des techniques *psy*, le retour "au/du sacré", la redécouverte de cultures prétendues populaires, le déplacement des conflits du politique (où la décision est si diffuse qu'elle échappe aux citoyens les plus intéressés) vers le culturel (où les choses semblent plus transparentes, en raison, sans doute, d'un vocabulaire encore limité, fait d'emprunts à des courants de pensée manquant de longévité). L'air étant connu, j'arrête ici une chanson qui n'est plus loin, mais j'en suis bien conscient, d'une caricature.

Le repli sur la petite dimension, ce que d'aucuns ont appelé le "retraitisme" (ou encore la "semi-anomie"), ne signifie-t-il pas d'abord repli sur le quotidien, envisagé comme lieu de significations claires et fiables? Or, la vie quotidienne elle-même, depuis quelques décennies, a fait l'objet de critiques fortement étayées. Le nom qui vient immédiatement à l'esprit est évidemment celui d'Henri Lefebvre, dont il n'est pas nécessaire de rappeler les ouvrages principaux. C'est à lui qu'on doit le concept de *quotidienneté*, trop souvent assimilé à l'idée du quotidien tout entier. La quotidienneté est de l'ordre des signifiants, et c'est un signifiant porteur d'une connotation à la fois dramatique et dérisoire. La vie quotidienne, travestie en quotidienneté, devenait chez Lefebvre le lieu d'aboutissement même de toutes les aliénations inhérentes au "monde moderne", lieu, écrit-il, de "toutes les insignifiances". Certes, le quotidien pouvait bien servir de base de départ pour une reconquête du sens, mais il en était appelé à un dépassement, à une re-jonction avec l'Histoire, à travers une réévaluation des fonctions, structures et procès sociaux à l'échelle globale. La doctrine du *projet* acceptait bien de repartir du terreau quotidien, mais il s'agissait d'en décoller, avec l'aide de spécialistes (du genre psycho-sociologues), afin de retrouver, dans un espace culturel ou plutôt culturalisé, une vérité désaliénée des comportements et des représentations. Ces diverses tentatives,<sup>15</sup> tant théoriques que pratiques, ont éprouvé beaucoup de peine à s'inventer une légitimité au sein de la communauté scientifique, bien qu'elles soient parvenues à prendre pied dans les corpus universitaires, parfois au titre de discours marginal, parfois au titre de "science" en voie de normalisation (animation socio-culturelle, psycho-sociologie, socioanalyse, etc.). A l'inverse, un certain nombre de chercheurs ont cru déceler dans le quotidien lui-même, et tel qu'en lui-même, les mouvements qui mettent en subversion les impositions macro-sociales et offrent une parade suffisante, sinon exaltante, aux aliénations un peu trop vite identifiées. La vie quotidienne, pour qui sait s'y incruster, secrète ses propres parades. Très lapidairement esquissé, on

15 Un des derniers avatars de ces tentatives est ce que l'on appelle la "recherche-action". Voir notamment *Revue de l'Institut de Sociologie*, 3 (1981) "A propos de la recherche-action".

trouve ici le thème de la "dissidence", cher à Maffesoli, également celui des "tactiques", cher à de Certeau.<sup>16</sup> Face au changement qui n'est sans doute que le mode de renforcement des aliénations modernes, la vie quotidienne tient bon. Elle devient le lieu d'affirmation des permanences, où se codifie, par le biais de ritualisations auto-légitimantes, une espèce de "religion"<sup>17</sup> à forte dominante passéiste. Les recherches historiques sur les "mentalités", dont l'école française s'est fait une spécialité, renforcent ce culte du "social primaire", de la spontanéité créatrice du "monde de vie" de premier rang, de l'intersubjectivité pré-idéologiste.

Cette exaltation d'une "fondation" toujours renouvelée dans les gestes vieux comme le monde et les attitudes naturelles face à la vie et à l'univers coïncide avec la fin proclamée des grandes idéologies. Il s'agit, avant tout, de mettre au point les moyens de vivre "autrement". La revendication rimbaudienne devient leitmotiv pour partisans du repli communautaire, avant de finir piteusement comme slogan publicitaire ou mot d'ordre de parti de gauche. La valorisation du quotidien, au demeurant, s'accompagne assez souvent d'une défiance à l'égard de la science, considérée comme le moteur maléfique d'un Progrès qui n'a apporté qu'aliénations et perte du sens de l'existence. Le quotidien est "chaud", alors que la science est "froide". A l'ordre du monde s'oppose le désordre de la vie de tous les jours, cette "effervescence" dont parlait déjà Durkheim, constitutive d'un ordre lui-même supérieur, parce que conforme à une vision éthique de l'homme.

Si j'aimais les formules brutales, je dirais que l'enjeu est de fournir la théorie d'une société de consolation. Le quotidien dégage de lui-même des forces de "dissidence", capables de contre-carrer les impositions "mortifères" (Maffesoli) de l'ordre social "post-industriel". L'exploration des imaginaires, après Durand, de la poétique de la ville, après Sansot, l'invocation faite à la "part maudite" de Bataille, encadrent une axiologie nouvelle, anti-historiciste, à dominante micro-sociologique, privilégiant le ritualisé (endogène) par rapport au régulé (exogène), le situationnel (endogène) par rapport à l'institutionnel (exogène). Une telle axiologie vise à acquérir le statut de science normale, au sens kuhnien du terme, même si le concept de science, dans une telle démarche, est remis en cause – du moins sous ses espèces positivistes.

Mais je dirai qu'au-delà de cette stratégie d'occupation des positions académiques, liée à une remise en cause, à mon sens légitime, de ce que Bourricaud a appelé le *bricolage* idéologique, l'enjeu, pour la sociologie, est de trouver le passage (Serres), les moyens d'harmoniser une microsociologie du quotidien, dont le modèle est fourni par la sociologie schützienne et une macro-sociologie des "mondes de vie", dont les modèles seraient fournis par les théories durkheimienne, weberienne ou paretienne (et par les divers mélanges, plus ou moins légitimes, qu'on en a fait). L'abord du *socius* par la face du quotidien n'est pas exclusif d'autres abords. Ce qu'il apporte de neuf réside notamment dans le recours à une conceptualisation

16 MAFFESOLI, M. (1979), "La conquête du présent" (PUF, Paris) (200 pages); de CERTEAU, M. (1980), "L'invention du quotidien 1. Arts de faire" (U. G. F., Coll. 10/18, Gallimard Paris), 375 pages).

17 Voir LUCAS, P. (1981), "La religion de la vie quotidienne" (PUF, Paris).

critique (contre les évidences, par exemple, qu'on trouve dans le sillage du couple travail-loisir), à une méthodologie basée davantage sur l'observation ou la mémoire (les "récits de vie") que sur les relevés statistiques, à une mise en cause des "suprêmes théories" (Wright Mills) trop souvent liées à la défense d'un ordre établi ou d'une utopie téléologique.

Mais il ne faudrait pas en arriver à laisser aux seuls technocrates, ceux des multinationales ou ceux des organisations internationales, le soin de faire seuls la théorie de l'ordre social des grandes sociétés et du monde. S'il n'est pas mauvais de laisser percer, dans les théories du quotidien, quelque nostalgie du monde rural ou de la création artistique dé-commercialisée, d'un retour au monde d'avant la marchandise, cette nostalgie ne devrait pas servir de caution à un ordre social considéré comme illusion métaphysique. Que le quotidien ne soit pas simple "reflet" des impositions dont décident les organisateurs de la société globale, il est sans doute bon de l'affirmer. Mais l'ordre de la société globale ne pourra être modifié, selon moi, par simple effet ondulatoire des tactiques qui existent de tout temps dans un quotidien réinvesti de sens poétique.

Reste aussi le risque de faire d'une sociologie du quotidien une sous-discipline parmi les autres, aux côtés de la sociologie du langage, de la mode, du sport ou de l'automobile, avec ses rituels propres, ses publications, ses colloques, ses séminaires, etc. Sans prétendre à un quelconque universalisme, il me paraît bien manifeste que l'élaboration d'un paradigme du quotidien, reposant sur la phénoménologie husserlienne, l'interactionnisme symbolique goffmanien ou l'ethnométhodologie garfinkelienne aussi bien que sur la computation des systèmes d'activités, la prise en compte des tactiques et des résistances ou la redécouverte des poétiques, doit servir le champ sociologique tout entier. Par champ sociologique, j'entends évidemment, après Bourdieu, "cet espace de jeu (où opèrent) des individus ou des institutions en compétition pour un objet identique".<sup>18</sup> Cet objet reste, de toute évidence, le social dans son entier, la tâche de la sociologie continuant bien d'être, à mon sens, la recherche d'un discours vrai (ou plutôt, pour reprendre la terminologie popperienne, "non faux") sur ce social.

Il n'est peut-être pas mauvais que les sciences sociales, au moment où les terrains ethnologiques se raréfient et sont par surcroît encombrés de gros imbéciles en uniforme, virent à un certain romantisme de la vie de tous les jours, des cultures paysannes retrouvées, des mémoires exhumées. Mais il ne faudrait pas, en effet de retour, que ce romantisme-là, légitimé par les experts universitaires qui en feraient leur spécialité, en vienne à nous rendre myopes sur notre histoire telle que d'autres (y compris les imbéciles dont je viens de parler) s'obstinent à l'écrire sans trop songer à nous demander notre avis.

<sup>18</sup> BOURDIEU, P. (1980), Haute couture et haute culture, *Questions de Sociologie* (Ed. de Minuit, Paris) 197, (269 pages).

